# DISCOURS

## De M. l'Abbé FAUCHET,

## SUR LA LIBERTÉ FRANÇAISE,

*Prononcé le Mercredi 5 Août 1789, dans l'Eglise Paroissiale de Saint-Jacques & des SS. Innocens, durant une Solemnité consacrée à la mémoire des Citoyens qui sont morts à la prise de la Bastille, pour la défense de la Patrie.*

*Vos enim ad Libertatem vocati estis, Fratres.*
Vous êtes appellés à la Liberté, Frères.
*St. Paul*, aux Galates. c. V. v. 13.

ILS sont immortels dans nos cœurs & dans les souvenirs du genre humain, les Citoyens généreux qui ont sacrifié leurs jours à la défense de cette Capitale, à la conservation de leurs frères, & à la liberté de la France! Mêlons aux chants funèbres les Cantiques du Triomphe, pour célébrer leur mémoire. La désirable mort que celle qui donne la vie à tous

un Empire ! L'airain tonnant du haut des remparts du Deſpotiſme ſur les têtes innocentes, a réveillé la Liberté publique. Le patriotiſme a embraſé de ſes ardeurs divines les ames Citoyennes. La trahiſon des fauteurs de la Tyrannie a redoublé l'impétuoſité du courage de nos vengeurs. Leurs mains mourantes ont ſaiſi les palmes de la Victoire. Ils ſont tombés, ces Héros patriotes; mais ils ont laiſſé debout la France étonnée d'être libre. Un jour, une heure ont ſuffi pour détruire ce coloſſe de Puiſſance arbitraire qui peſoit, depuis dix ſiècles, ſur la plus intéreſſante Nation de l'Univers. Juſtice éternelle ! vous aviez différé la vengeance : mais l'inſtant fixé dans vos décrets immuables, l'inſtant même où les oppreſſeurs de l'Etat devoient combler la meſure des forfaits, a été celui de la Liberté Françaiſe. L'enfer ne pouvoit concevoir de projet plus affreux que celui de nos Tyrans; le Ciel ne pouvoit ordonner de plus belle victoire que celle de nos Libérateurs. Les impies qui dévoroient la Patrie comme une proie facile, diſparoiſſent à l'heure marquée par eux pour le carnage. Les Citoyens prêts à être dévorés lèvent leurs têtes parmi les ombres de la mort, frappent d'un ſeul coup l'Ariſtocratie, forte de mille années de règne, de deux cents mille ſatellites armés pour la deſtruction; & l'Ariſtocratie n'eſt plus; & la Patrie reſpire; & des Pyrénées à l'Eſcaut, des Alpes à l'Océan, la France eſt libre; & vingt-quatre millions de Français ſont des frères, des Citoyens, des hommes ſous un Roi qui ſera toujours bon, & ſous des Loix qui ſeront néceſſairement juſtes. Ah ! notre vocation eſt enfin

remplie ; gloire à Dieu ; nous sommes appellés à la Liberté, Frères : *Vos enim ad Libertatem vocati estis, Fratres.*

La Liberté de la France est fondée sur la justice : cette grande vérité que nous allons développer suffit pour immortaliser nos Frères immolés pour elle.

Tel est le tribut d'hommage que les honorables Citoyens réunis dans le centre de cette grande Cité, consacrent par une voix, à qui le Patriotisme prêtera peut-être les accens de l'Éloquence, à l'éternelle mémoire des Héros sans ayeux, qui ont cimenté de *leur sang la Liberté* de la Patrie.



NOTRE vocation à la Liberté, mes Frères, eſt ordonnée dans la Nature, dans la Religion & dans les plans de la providence. Cette Liberté eſt donc acquiſe conformément à tous les principes de la juſtice ; & ſes fondateurs méritent tous nos hommages.

La Nature ! comme elle étoit outragée par le deſpotiſme ! Comme ce monſtre opreſſeur de l'humanité transformoit les Peuples en troupeaux d'Eſclaves ! Il tyranniſoit les eſprits & les cœurs. Il défendoit la penſée & commandoit l'amour. Il ſe prévaloit de ſes ſuccès horribles : il croyoit entendre la voix publique, quand des êtres abrutis par la ſervitude, & mourant de faim, diſoient : » Oui, vous êtes nos bons maîtres ; nous n'avons pas droit de nous plaindre : oui, vous nous rendez heureux ; nous vous aimons. » Ainſi les deux puiſſances de l'entendement & du ſentiment qui compoſent l'eſſence même de l'homme, étoient ſous le ſceptre des Tyrans ; l'Humanité ſe trouvoit enchaînée juſques dans ſes élémens conſtitutifs, juſqu'au fond de ſes entrailles. En eſt-il encore, en eſt-il un, de ces vils adulateurs des hommes puiſſans, qui oſât continuer d'inſulter à la Nature, & de mentir aux droits du Genre-Humain ? Ils applaudiſſoient, les miſérables ! à cette tranquillité triſte & morne qui ſe maintenoit d'un bout à l'autre d'un grand Empire, ſous le règne de la terreur. Ils transformoient en vérités infaillibles, à l'oreille des Rois, les menſonges de la crainte. Oui, la paix régnoit par-tout, mais c'étoit la paix de l'eſclavage, qui eſt la mort

de la Nature. Il faut le dire, & très-haut, & jusques dans les Temples, c'est la Philosophie qui a ressuscité la Nature ; c'est elle qui a recréé l'esprit humain, & redonné un cœur à la Société. L'Humanité étoit morte par la servitude ; elle s'est ranimée par la pensée ; elle a cherché en elle-même, elle y a trouvé la Liberté : elle a jetté le cri de la Vérité dans l'Univers. Les Tyrans ont tremblé : ils ont voulu resserrer les fers des Peuples ; ils auroient égorgé la moitié du Genre-Humain, pour continuer d'écraser l'autre. Mais la Nature est invincible : dès l'instant qu'elle recouvre la vie, elle a la toute-puissance.

Sans doute il faut des Rois à de grandes Nations, mais des Rois librement institués pour exécuter les Loix. Il faut des Loix à tous les Peuples, mais des Loix librement consenties par la volonté publique. La Liberté n'est pas l'Anarchie ; elle est l'ordre. L'homme est un être intelligent ; qu'il pense. Il est un être sensible ; qu'il veuille. Il est un être sociable ; qu'il associe ses pensées aux pensées de ses freres, ses voloptés aux volontés de ses Concitoyens : du résultat naîtront des Loix réelles, un Gouvernement véritable, un Souverain puissant pour le bien, la fraternité civile, l'unité nationale, la Liberté. Telle est la nature de l'homme ; tels sont ses droits.

Tous ceux qui concourent à rendre un Peuple libre, sont donc les bienfaiteurs de la Nature. Philosophes, vous avez pensé ; nous vous rendons grâce. Représentans de la Patrie, vous avez élevé nos courages ; nous vous bénissons. Citoyens de Paris, mes généreux Frères, vous avez levé l'étendard de

la Liberté ; gloire à vous. Sage Chef, digne Héros, que nous vous avons librement élus pour présider tous les deux à l'ordre & à la défense de la Commune, dans cette Capitale de l'Empire ; soyez heureux de notre amour. Et vous, intrépides Victimes qui vous êtes dévouées pour le bonheur de la Patrie, ah! recueillez, recueillez dans les Cieux, avec nos larmes de reconnoissance, la joie de votre victoire.

Oui, Chrétiens, ce n'est plus seulement la justice de la Nature; c'est celle de la Religion que nous devons reconnoître dans la Révolution qui nous rend libres: c'est dans les principes de l'Evangile que nous pouvons regarder nos Libérateurs comme les Martyrs du bien public.

Qu'ils ont fait de mal au monde, les faux Interprêtes des divins oracles, quand ils ont voulu, au nom du Ciel, faire ramper les Peuples sous les volontés arbitraires des chefs! Ils ont consacré le despotisme, ils ont rendu Dieu complice des tyrans. C'est le plus grand des crimes. Que dit l'Evangile? » Les Rois des Nations infidèles dominent: frères, il n'en sera pas ainsi parmi vous. » Il vous faudra paroître devant les Rois & ceux qui président; ils vous commanderont l'injustice, & vous leur résisterez jusqu'à la mort. » Les faux Docteurs du Despotisme triomphent, parce qu'il est écrit: » Rendez à César ce qui est à César. « Mais ce qui n'est pas à César, faut-il aussi le lui rendre? Or la Liberté n'est point à César; elle est à la Nature humaine. Le droit d'oppression n'est point à César; & le droit de défense est à tous les hommes. Les tributs, ils ne sont au Prince que quand les

peuples y consentent. Les Rois n'ont droit dans la Société, qu'à ce que les Loix leur accordent, & rien n'est à eux que par la volonté publique, qui est la voix de Dieu. Jésus-Christ mourut pour le genre-humain, en mourant pour sa Patrie. C'est comme ennemi de César qu'il fut immolé. C'étoit un faux prétexte dans les Déicides ; mais c'étoit, dans le fils de Dieu, une grande leçon & pour les Césars & pour les Peuples. Il s'étoit élevé contre les Aristocrates de sa nation : méditez cette importante vérité : mes Frères. Il ne cessoit de dévouer à l'indignation publique, les tyrans du Peuple, les exacteurs injustes des subsides, les despotes de la pensée, tous les oppresseurs. Les Aristocrates indignes, trompèrent la multitude qui rampoit devant leur orgueil ; ils insinuèrent dans l'ame vide de leurs esclaves, la rage qui les animoit contre le libérateur des hommes ; enfin, ô mes Frères ! je mourrois content, après avoir dit cette seule parole : C'EST L'ARISTOCRATIE QUI A CRUCIFIÉ LE FILS DE DIEU.

Et l'on n'aura pas le droit de résister à l'injustice ! Et l'on ne devra pas défendre ses Frères contre la furie des tyrans ! Et il faudra se laisser ravir jusqu'au premier des biens, plus précieux que l'existence même, puisque, sans lui, elle est un supplice, la liberté de la conscience, pour adorer des oppresseurs ! Ah ! l'on ne peut plus entendre ces impostures sacrileges, qui prescrivent au nom de Dieu ce que Dieu défend par toutes ses Loix & par tout son être. Il est la source de toute justice, & il n'autorise aucune iniquité sur la terre. « Honorez le Roi », sans doute ; mais est-il

une Nation qui l'honore davantage que la Nation Françaiſe ? » Obéiſſez à ceux qui commandent » : Oui, mais à ceux qui commandent ce qu'ils doivent commander ; ſi leurs ordres ſont injuſtes, réſiſtez, & réſiſtez juſqu'à mourir pour la liberté de la Patrie. Voilà l'Evangile, mes Frères : toute autre Religion eſt une impiété.

Nous avons donc ſuivi les vrais principes du Chriſtianiſme, en offrant notre vie pour ſauver nos Frères, en reſaiſiſſant les droits de la Nature, ſi long-temps violés ; en repouſſant les tyrans prêts à s'aſſouvir de carnage ; en détruiſant l'antre effroyable où le deſpotiſme devoroit en-dedans ſes victimes, tandis que, du ſommet, il nous menaçoit ſans ceſſe de tous ſes foudres. Ceux qui ſont morts dans cette Action immortelle, ſont donc les vrais martyrs de la Patrie ; car il eſt écrit, auſſi dans l'Evangile, que perſonne n'a une plus grande charité que celui qui donne ſa vie pour ſes Frères. La multitude des péchés qui avoient pu auparavant échapper à leur foibleſſe, eſt couverte par cette charité divine : *Nemo majorem caritatem habet.*

Portons plus avant nos penſées, & voyons la juſtice de la providence dans l'établiſſement ſoudain de la Liberté Françaiſe.

Qu'elle eſt adorable, la Providence ! Quand ſes momens arrivent, que ſes jugemens ſont terribles pour les grands crimes de la tyrannie, & favorables aux bons peuples long-temps opprimés ! Comme elle juſte dans toutes ſes voies ! Nous ne ſuivrons pas le développement ſucceſſif de ſes plans dans le Gouvernement

ment de la France. L'inſtant de notre liberté ſuffit à notre admiration & à notre amour.

L'Ariſtocratie, dans une longue poſſeſſion d'abuſer du nom du Souverain pour exercer ſon Deſpotiſme, avoit cumulé toutes les horreurs ſur nos têtes. L'aſſemblée Nationale devoit être anéantie, la Capitale dévaſtée par le ſer & le feu, chaque Province arroſée de ſang; & les Ariſtocrates fondoient un règne éternel ſur la ruine entière des créanciers de l'Etat, & ſur les débris de tout l'Empire. Le meilleur des Rois ignoroit ces projets exécrables. Cependant, ſous prétexte d'appaiſer quelques troubles que ces grands ſcélérats avoient excités eux-mêmes dans la Capitale, des armées traînant avec elles tous les inſtrumens de la deſtruction, nous environnoient. Les convois de grains venus à grands frais de l'étranger, & attentivement aſſurés par cet homme ſublime, ce génie unique au monde, que la Providence & notre amour avoit replacé au centre de l'Adminiſtration, étoient détournés en faveur des Troupes meurtrières, & la famine menaçoit du dernier fléau cette Ville immenſe. Il falloit d'abord écarter ce grand Adminiſtrateur qui étoit la ſeconde Province du Royaume: on l'écarte de nuit; on le pouſſe, le glaive étendu ſur ſa tête, hors de nos limites.

Nos regards juſqu'alors incertains, découvrent, à l'inſtant même, toutes lès horreurs dont nous ſommes menacés. Mais le Ciel a tout prévu. Il a permis qu'il exiſtât un centre de réunion dans la Capitale. Les Citoyens, Electeurs des Repréſentans de la Patrie, avoient des Aſſemblées formées. On s'y porte en

foule. On en nomme quatorze pour administrer dans ce moment décisif la chose publique. Grace à mes Frères, ils honorent mon Patriotisme : je suis un des premiers entre ceux qu'ils jugent capables de se vouer pour la liberté : O Dieu ! je vous bénis ; je n'ai point trompé leur espérance. Ma vie ne m'étoit rien. Je l'aurois sacrifiée mille fois pour la Patrie. Tous les Quartiers de cette grande Ville se réunissent chacun comme un seul homme. La Garde Nationale de Paris est formée en un instant, en un clin d'œil, au son de l'airain des Temples *in ictu oculi*, *in novissimâ tubâ*.

Cependant la Forteresse foudroie les Peuples. Nous apprenons cet attentat dans le Palais de la Commune. Les globes encore brûlans sont mis sous nos yeux. Mon ame s'embrase de tous les feux du courage : je propose à mes Collégues, animés d'une égale ardeur, le décret qui ordonne au Commandant de remettre, sans verser le sang des Citoyens, cette place homicide, sous la garde de la Cité. On me défère la gloire d'être le porteur de ce Décret, avec l'ancien Président de nos Assemblées, & deux autres de nos généreux Frères. Nous volons à travers les périls : nous nous plaçons sous l'artillerie fulminante : nous écartons, par des prières, les Peuples désespérés, qui essayoient, à coups perdus, d'atteindre au sommet des crenaux, les lâches assassins qui faisoient pleuvoir la mort. Nous élevons alors le Décret pacifique. Un Jurisconsulte, un Prêtre, revêtus de toutes les livrées de la Paix, devoient être entendus, même pour l'intérêt des homicides de la Patrie. On nous répond par tous les

ſeux de la Guerre. Nous revenons trois fois avec une intrépidité toujours nouvelle. Oh ! avec quelle joie nous ſerions morts pour ſauver la vie de nos Concitoyens ! Trois fois la réponſe à nos ſommations paiſibles par des tubes foudroyants. La vie nous reſte, comme par un miracle de la Providence. Une ſeconde Députation, avec un ſignal plus intelligible encore, s'il eſt poſſible, avec un drapeau incliné, n'a pas d'autre ſuccès.

Alors nous portons le Décret ſuprême. Allez, Guerriers intrépides, invincibles Gardes-Françaiſes, dignes d'un ſi beau nom, que vous avez déjà juſtifié, en vous rangeant du côté de la Patrie contre ſes oppreſſeurs : Allez, braves Athletes du Fauxbourg St.-Antoine, Troupe nationale à peine exiſtante, & déjà ſûre du triomphe ; Allez, généreux volontaires de tous les diſtricts & de toutes les claſſes, Héros en naiſſant, dès la première heure, mûrs pour la Victoire. Nous parlons, & c'en eſt fait. La première défenſe du Fort eſt ſaiſie ; l'emplacement du Gouverneur eſt en notre pouvoir ; de l'intérieur de la Place, il parle de ſe rendre : bons Citoyens ! juſques dans l'emportement du ſuccès, vous ſuſpendez vos courages ; une multitude attentive ſe preſſe dans les foſſés & les cours envahis : & alors, ô comble de perfidie ! trahiſon à jamais exécrable ! toute la Forteresse tonne ; toutes les bouches de l'airain vomiſſent les plombs meurtriers ſur vos têtes. Fureur ſacrée d'un Dieu vengeur, embraſez les ames de nos Guerrieres ! tombez ſous leurs coups redoublés & terribles, chaînes énormes, ponts menaçants, portes effroyables ! —

Elle eſt priſe. —— Elle eſt à nous. — Ils entrent en foule, les Citoyens vainqueurs, dans les affreux cachots du Deſpotiſme ; ils arborent, ſur ces tours ſourcilleuſes, d'où dominoit la tyrannie, l'étendard de la liberté. Les Traîtres ne ſont plus. La Patrie conçoit à peine ſon bonheur : elle eſt comme épouvantée de ſon ſuccès. On croyoit qu'il falloit du temps pour cette grande Conquête. Du temps ! s'il en avoit fallu, mes Frères, nous périſſions ſans reſſource ; c'étoit l'heure indiquée par les Ennemis de l'Etat, pour égorger la Patrie. Providence ! Providence ! nous vous adorons dans nos tranſports ! vous combattiez pour nous : vous vengiez, en une minute, les crimes de vingt règnes, & vous préveniez un crime immenſe, qui, au même inſtant devoit les ſurpaſſer tous.

Elles diſparoiſſent, elles fuyent de toute part, les Armées préparées au carnage. Notre bon Roi a reconnu les projets atroces des Ariſtocrates qui trompoient ſon amour. Il accourt ſeul au millieu des Repréſentans de la Nation ; il leur annonce qu'il a chaſſé toute cette tourbe impie, qui lui cachoit ſon Peuple & trahiſſoit ſa Puiſſance. Il approuve tout ce qu'on a fait pour le ſalut de l'Etat. Cette nouvelle, qui comble nos vœux, eſt apportée par l'Aſſemblée nationale elle-même au ſein de la Capitale : tous les cœurs nagent dans la joie. Le Roi en perſonne, ce Roi ſi chéri, ſi digne de l'être, paroît bientôt, ſans autre Garde que ſon amour & le nôtre, parmi ſes Enfans, armés pour la Patrie. Il paſſe, admirant l'ordre impoſant, la contenance majeſteueuſe de cent mille ſoldats créés en un ſeul jour, & comme tombés des

Cieux, pour honorer l'entrée triomphale du Souverain d'un Peuple libre. Des acclamations qui semblent raisonner de toutes les parties de l'Empire, & former une voix unique de toutes les voix de la France, composent le concert de la liberté. J'ai dit.

O nobles Frères ! Vertueux Concitoyens ! Immortels amis ! Nous serons dignes de notre bonheur. Nous ne déshonorerons pas la plus étonnante, la plus heureuse Victoire qui ait été remportée depuis l'origine du monde. Les mouvemens terribles qui ont pu seuls l'opérer, se composeront avec sagesse, & ne conserveront que la force de l'ordre & le bonheur de l'unité. Français, généreux Français ! les Loix seules, ces Loix sacrées qui exprimeront la volonté publique, régleront à l'avenir les vengeances de la Patrie & les justices de la Nation. Martyrs de la France ! vous n'avez plus dans les Cieux d'autres desirs : vos Frères, que vous laissez libres sur la terre, les exauceront. Ah! les Mœurs vont être créées : la Religion, rendue à sa pureté native, va reprendre sur toutes les âmes ennoblies, son légitime empire ; nous serons à-la-fois, c'est notre destinée dans les plans de la Providence, le plus libre & le plus doux, le plus courageux & le plus aimable de tous les Peuples. La France sera le modèle des Nations & l'institutrice de la vraie liberté dans l'Univers.

Vive la Nature & tous ses bons sentimens ! Vive la Patrie & tous ses bons Citoyens ! Vive l'Etat & son bon Roi, à qui nous serons à jamais fidèles ! Vive le Gouvernement & son bon Ministre, qui est rendu pour toujours à nos vœux ! Vivent les Loix & leurs

bons Instituteurs, dans l'Assemblée de la Nation! Vive la Commune de Paris & son bon Chef, qui a le génie de la liberté comme le génie de la Science! Vivent les Gardes Nationales & tous les bons Soldats de la Patrie! Vive le Héros, Libérateur de l'Amérique, qui s'essayoit pour être le libérateur de la France! Vive la Religion des Freres! Vivent les belles Mœurs! Vivent les Français! Vive la liberté! Gloire à Dieu qui nous a rendus libres.

Ainsi soit-il.

*FIN.*